



HAL
open science

Rafael Sánchez Ferlosio et la critique du serment : anti-serment et témoignage historique

Henri Garric

► **To cite this version:**

Henri Garric. Rafael Sánchez Ferlosio et la critique du serment : anti-serment et témoignage historique. Hervé Bismuth; Fritz Taubert. Le Serment / Der Eid. De l'âge du Prince à l'ère des nations / Vom Zeitalter der Fürsten bis zur Ära der Nationen, Peter Lang, 2020, 9782807615816. hal-03615635

HAL Id: hal-03615635

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-03615635v1>

Submitted on 2 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Il s'agit ici d'une version préparatoire de l'article

Rafael Sánchez Ferlosio et la critique du serment : anti-serment et témoignage historique

Henri Garric - Université de Bourgogne - CPTC

Je prendrai comme point de départ le serment des armées tel qu'il a été défini par la République espagnole, par le décret du 13 septembre 1936 ; le chef demande :

« Soldats, jurez-vous par Dieu et promettez-vous à l'Espagne, en embrassant avec onction son drapeau, de respecter vos chefs et de toujours leur obéir, de ne jamais les abandonner et de verser, si nécessaire, en défense de l'honneur et de l'indépendance de la patrie, et de l'ordre à l'intérieur, jusqu'à la dernière goutte de votre sang ? ». Les recrues répondent : « Oui, nous le jurons¹ » ?

Quelques mois auparavant, Francisco Franco Bahamonte s'était appuyé sur un serment similaire pour appeler à l'insurrection contre la République :

Espagnols, vous qui portez en votre cœur le saint nom de l'Espagne ; vous qui, dans les rangs de l'Armée et de la Marine faites profession de foi au service de la patrie, vous qui jurez de la défendre contre ses ennemis jusqu'à perdre la vie, la nation vous appelle à sa défense [...]².

Ce serment traverse le siècle espagnol puisque la loi du 24 décembre 1980 le reprend mot à mot à deux nuances près seulement : le serment est prêté devant Dieu *ou* sur l'honneur ; les soldats jurent de défendre la souveraineté et l'indépendance de la Patrie, son unité et son intégrité territoriale ainsi que l'ordre constitutionnel. Cependant, les soldats continuent à jurer de verser « jusqu'à leur dernière goutte de sang » — cet élément ne disparaît du serment officiel qu'en 1999.

Le serment suit ainsi la trace sanglante de l'histoire espagnole du XX^e siècle et on peut comprendre que celui ou celle qui cherche à s'extraire de ce cauchemar sanglant, qui veut s'abstraire de cette histoire destructrice, porte sa critique sur la pratique même de ce rituel. Celui dont je vais parler ici, Rafael Sánchez Ferlosio, est sans doute parmi ceux qui ont eu le plus à souffrir de cet héritage historique sanglant — et certainement celui qui, parmi les écrivains espagnols de sa génération, a formulé la critique la plus radicale de l'histoire — de l'histoire espagnole et de l'histoire en général — et cette critique passe par une critique du rituel du serment.

L'héritage de Sánchez Ferlosio n'est pas métaphorique : né en 1927 à Rome, il est le fils de Rafael Sánchez Mazas. Ce journaliste et écrivain était alors correspondant du journal *ABC* en Italie. Là, il découvrit avec enthousiasme le régime de Benito Mussolini et le parti fasciste. De retour en Espagne en 1929, il participa à la fondation de la Phalange, le parti fasciste espagnol, aux côtés de José Antonio

¹ « ¿Juráis por Dios y prometéis a España, besando con unción su Bandera, respetar y obedecer siempre a vuestros Jefes, no abandonarles nunca y derramar, si es preciso, en defensa del honor e independencia de la Patria, y del orden dentro de ella, hasta la última gota de vuestra sangre? » Los reclutas contestarán: “Sí, lo juramos” » (je traduis). Décret du 13 septembre 1936 cité dans « Tres fórmulas para un juramento » dans *El País*, mercredi 17 février 1999, https://elpais.com/diario/1999/02/17/espaa/919206010_850215.html (consulté le 8 janvier 2019).

² « Ante Dios juro darne siempre al servicio de la Unidad, la Grandeza y la Libertad de España, vivir con la Falange Española Tradicionalista en hermandad y conducirla como Jefe. En el nombre de Dios juro darne en servicio con exactitud y vigilancia, con milicia y sacrificio de la misma vida por la grandeza imperial de España » (je traduis). Cité dans Giuliana Di Febo, *Ritos de guerra y de victoria en la España franquista*, Valence, Presses Universitaires de Valence, p. 34.

Primo de Rivera, à la rédaction de son fameux hymne, *Cara al sol*³. Rafael Sánchez Ferlosio⁴ est donc le fils d'un acteur important du fascisme espagnol et de la dictature franquiste. Il n'aura de cesse de se défaire de cet héritage. Dans les années 1950, il participe activement aux cercles de jeunes écrivains proches du PCE clandestin, cofondant la *Revista española* en 1953 et surtout écrivant deux des romans les plus marquants de ces années, *Ruses et aventures d'Alfanhui*, formidable roman fantastique d'initiation, et surtout, *Les eaux du Jarama*, modèle du roman réaliste et symbolique – qui est aujourd'hui un classique de la littérature espagnole du XX^e siècle.

Cependant, après ces débuts exceptionnels, Sánchez Ferlosio arrête d'écrire pratiquement du jour au lendemain, et ce pour des raisons qu'il n'a jamais explicitées. L'éditeur français de son premier livre traduit après cette période de silence explique ce silence comme une attitude d'opposition politique intérieure :

Rafael Sánchez Ferlosio occupe une place particulière dans la littérature espagnole contemporaine. Parus dans les années cinquante, ses deux premiers livres avaient connu un succès considérable. Le silence qui s'ensuivit témoigna de son opposition au régime. Et c'est bien dans cet exil intérieur qu'il faut chercher la source du palimpseste que voici [...]⁵.

Pourtant, à aucun moment Ferlosio n'a donné une telle explication. Quand il recommence à écrire en 1974, c'est-à-dire pratiquement à la mort de Franco, avec un essai, *Las semanas del jardín*, il prétend le faire par sympathie pour les éditions Nostromo où travaille sa fille Marta Sánchez Martín. Suivront une dizaine d'essais dont hélas un seul, *Nous aurons encore de mauvais jours et ils nous rendront plus aveugles*⁶, a été traduit en français. Ces essais, qu'il qualifie lui-même de « pseudo-philosophie », portent massivement sur le statut de l'histoire qu'il aborde notamment d'un point de vue linguistique — il est important de garder à l'esprit qu'il a participé activement au cercle linguistique de Madrid, dans les années 1960 et qu'il a publié plusieurs essais de linguistique, consacrés à des questions lexicographiques (*Guapo y sus isótopos*⁷) ou plus largement textuelles⁸. La question du *serment* se trouve à l'exacte convergence de ses réflexions historiographiques et linguistiques. La critique de l'histoire chez Sánchez Ferlosio consiste en effet à défaire les stéréotypes de pensée causés par des formes linguistiques et rhétoriques figées, l'allégorie en particulier⁹, mais aussi plus largement le récit¹⁰, et à montrer comment ces formations idéologiques créent l'histoire — c'est-à-dire empêchent d'agir librement hors du cadre obligé de ce que doit être l'histoire. Le *serment*, en tant que forme linguistique rituelle, est une de ces formations idéologiques dont il attaque le rôle déterminant et déterministe. Il en fait une critique raisonnée dans ses essais montrant comment le serment lie arbitrairement la personne (et surtout les peuples) qui le formulent. J'examinerai cette critique dans son essai *Campo de marte* ainsi que dans son roman *Le Témoignage de Yarfoz*. Je montrerai ensuite comment Sánchez Ferlosio invente dans son roman une écriture de l'anti-serment

³ Ce personnage a été mis en scène par Javier Cercas dans son roman *Les Soldats de Salamine* [2001], Arles, Actes Sud, 2004, traduit du castillan par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic. Pour une présentation biographique complète, on consultera Alfonso Carlos Saiz Valdivielso, *Rafael Sánchez Mazas. El espejo de la memoria*, Bilbao, Muelle de Uribitarte. Bilbao 2010.

⁴ Pour une présentation très complète et minutieuse du personnage, on consultera la désormais incontournable biographie de José Benito Fernández, *El incógnito Rafael Sánchez Ferlosio. Apuntes para una biografía*, Madrid, Árdora Ediciones, 2017.

⁵ Hubert Nyssen et Bertrand Py, quatrième couverture de Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz* [1986], Arles, Actes Sud, 1991, traduit du castillan par Claude de Frayssinet.

⁶ Rafael Sánchez Ferlosio, *Nous aurons encore d'autres mauvais moments et ils nous rendront plus aveugles* [1993], Paris, Payot et Rivages, 1999, traduit du castillan par Hélène Gisbert, collection « Rivages poche – petite bibliothèque ».

⁷ Rafael Sánchez Ferlosio, *Guapos y sus isótopos*, Barcelone, Destino, 2009.

⁸ L'ensemble des essais linguistique est rassemblé dans Rafael Sánchez Ferlosio. *Altos estudios eclesiásticos. Ensayos I. Gramática. Narración. Diversiones*, Barcelone, Debate, 2015.

⁹ Voir en particulier sa critique de l'allégorie dans Rafael Sánchez Ferlosio, *Mientras no cambien los dioses nada habrá cambiado* [1987], Barcelone, Destino, 2002.

¹⁰ Voir en particulier Rafael Sánchez Ferlosio, *Las semanas del jardín* [1974], Barcelone, Destino, collection « Destinolibro », 2005 ; je me permets de renvoyer à mon article sur cette question : Henri Garric, « La factualité du fait et la détermination du sens : une pensée non déterministe du récit dans l'œuvre de Rafael Sánchez Ferlosio », *Revue de littérature comparée*, 2014/1 (n° 349), p. 85-94. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2014-1-page-85.htm> (consulté le 7 janvier 2019).

par laquelle il essaie de se défaire de l'héritage historique sanglant et de porter témoignage de l'histoire, sous forme de désappartenance.

Contre le serment de victoire

La critique du serment apparaît sous forme explicite dans une série d'essais publiés en 2001 qui croisent la critique du militarisme espagnol et le contexte de l'intervention américaine en Irak. Dans *Campo de marte*, Rafael Sánchez Ferlosio caractérise ce qu'il appelle le « serment de victoire » comme le déterminisme le plus radical de l'action : « le serment de victoire lie la volonté plus que n'importe quel autre engagement¹¹. » En formulant un serment sur la mort physique, les soldats jurent aussi leur mort morale, jurant qu'ils ne vivront plus que pour la victoire, et limitant donc leur être à la victoire. Rafael Sánchez Ferlosio conçoit ainsi le serment comme un refrain qui « exprime crûment la perte de la liberté, la réification de la volonté – comme une force étrangère, imposée de l'extérieur, que comporte le serment de victoire : “l'épée qui a été tirée du fourreau doit tuer”¹² ».

Le serment, parce qu'il annihile toute volonté, en vient à figer la figure de l'homme historique et à figer l'homme agissant dans sa figure d'homme historique :

L'homme historique est un produit de la guerre et il ne peut faire que la guerre et l'Histoire soient ce qu'il veut. « Mais c'est le seul qui existe », me dira-t-on ; cela semble, en effet, être plus désespérément vrai chaque jour, mais peut-être pas si totalement vrai qu'on doive accepter que ce soit aussi le seul homme qui puisse exister¹³.

Cette réponse ironique, tout à fait dans le style de Rafael Sánchez Ferlosio, marque la limite de son pessimisme historique et le but de sa déconstruction linguistique : la critique radicale de l'idéologie, et ici du serment en particulier, marque certes la perte réelle de toute liberté (l'homme, à partir du moment où il est conçu comme « homme historique » est soumis à la logique de la guerre, et partant perd toute liberté), mais elle essaie malgré tout d'indiquer les potentialités utopiques de libération. Elle oppose l'homme tel que le serment le fait être — l'homme en acte — et l'homme tel qu'il pourrait être — l'homme en puissance. C'est la constitution de ce possible utopique que nous allons examiner dans le roman *Témoignage de Yarfoz*.

Jeux de la fiction autour du serment

Le récit du *Témoignage de Yarfoz* vaut surtout comme construction de monde. La narration y met en place progressivement une géographie, présentée dans la carte qui ouvre l'ouvrage, une histoire, une sociologie. L'éditeur fictif du texte multiplie ainsi les notes parfois très factuelles — il va jusqu'à expliquer des équivalences d'unités de mesure —, parfois destinées à expliquer une coutume, un point de droit, un élément architectural. Ces éléments apparaissent au fur et à mesure d'un récit qui suit le prince Nébride, petit-fils du prince régnant des Gragides. Ce prince est caractérisé par son amour de la paix : il a construit le « Pont de la Concorde » qui traverse le Barcial, fleuve qui sépare le pays des Gragides de celui des Atadines. Le narrateur, Yarfoz, est un hydrologue qui rencontre le prince Nébride alors que ce dernier cherche à assécher des marécages pour en faire des terres cultivables. À ce moment, intervient un événement qui va bouleverser définitivement l'existence de Nébride : à la mort de son grand-père, son père et son oncle héritent du trône et inaugurent leur règne en mobilisant une armée qui s'avance vers le pont de la concorde, à la frontière gragide. Leur seul acte de guerre

¹¹ « El juramento de victoria ata la voluntad más que ningún otro compromiso imaginable. » (je traduis), Rafael Sánchez Ferlosio, *Campo de marte*, dans *La Hija de la guerra y la madre de la patria*, Barcelone, Destino, 2002, p. 151.

¹² « [Japonés es también aquel refrán que] expresa crudamente la pérdida de libertad, la cosificación de la voluntad – como una fuerza enajenada, impuesta desde fuera –, que comporta el juramento de victoria: “La espada que ha salido de la vaina tiene que matar.” » (je traduis), *ibidem*.

¹³ « El hombre histórico es un producto de la guerra y no puede hacer que la guerra y la Historia sean como él quiera. “Pero es el único que hay”, se me dirá; lo cual parece, en efecto, ser cada día más desesperadamente cierto, pero tal vez todavía no tan totalmente cierto como para aceptar que sea también el único que podría haber » (je traduis), *ibid.*, p. 155.

consistera à tuer d'un coup de javelot le vieux prince régnant des Atanides, ami de leur père décédé ; après quoi, ils cessent toute activité, terrifiés par leur propre action. Quand il apprend cette nouvelle, Nébride décide brutalement de quitter les Gragides et de rompre avec tout ce qui a été sa vie. Il exprime cette rupture de la façon la plus radicale possible :

Y a-t-il un seul Gragide qui puisse croire qu'il est désormais vivant, croire que le peuple gragide vit encore ? Et si tous les Gragides sont morts, déshonorés par les javelots de Caserres et d'Obnelobe, le fils aîné de l'un de ces deux cruels assassins est doublement mort à cette terre, à ce peuple ! [...] Je voudrais disparaître au plus vite, me débarrasser de mon identité gragide, car je sens que tout ce qui pour moi représentait la vie est maintenant mort à jamais¹⁴.

Nébride quitte donc le pays avec quelques amis et serviteurs, trouvant refuge tout d'abord chez les Atanides puis dans un pays plus éloigné, le pays des *Chemins-de-la-Mer*, où il se fond dans l'anonymat, devenant obscur fonctionnaire dans la Grande Nécropole où il écrit les biographies des défunts. La fin du roman se désintéresse alors complètement du destin de Nébride pour suivre celui de son fils, Sorfos. Ce dernier, contre l'avis de son père, devient officier chez les *Chemins-de-la-mer*. Quand il apprend la mort de son grand-père, prince régnant des Gragides, il revient dans son pays natal avec quelques officiers et reprend le pouvoir auquel son père avait tourné le dos.

Ce changement de personnage focal correspond aussi à un changement en termes de poétique. Tant que le récit restait centré sur le personnage de Nébride, il relatait un témoignage direct de Yarfoz, narrateur homodiégétique qui racontait les événements auxquels il avait assisté directement. Quand il se centre sur Sorfos, il rapporte des événements connus de seconde main. Surtout, la première partie du récit n'est qu'accessoirement épisodique : même si l'on suit une trame événementielle, elle est sans cesse détournée par des digressions législatives, anthropologiques, historiques, portant sur les civilisations traversées par les personnages — et par de courts récits qui jouent presque le rôle de nouvelles enchâssées dans un récit encadrant. La première partie du roman propose ainsi un récit complexe où l'intérêt pour l'action se perd perpétuellement dans les méandres de la digression, ce qui met en valeur la construction de monde. La deuxième partie du récit rompt complètement avec cette poétique digressive et suit exactement l'action, le destin de Sorfos et sa stratégie pour s'emparer du pouvoir des Gragides ; elle joue même d'une certaine tension narrative, orientée vers la réussite du coup d'état que fomentent Sorfos. De ce point de vue, la deuxième partie du roman mime de façon presque parodique les récits dont Sánchez Ferlosio ne cesse de dénoncer, dans ses essais, la dimension mortifère, ces récits qui, tendus vers leur fin, ne laissent aucune chance à la richesse vive et ambiguë des faits. Il y a là une façon de caractériser Sorfos comme un personnage de roman, au pire sens du terme, comme un personnage dont le destin est scellé une fois pour toute et que le récit se contente de conduire au destin qui lui est réservé dès le départ.

Il n'est donc pas étonnant que Sorfos utilise un serment pour l'aider dans sa course vers le pouvoir. Le seul acte rituel de serment positif effectué dans *Le Témoignage de Yarfoz* intervient en effet dans la seconde partie du roman, au moment où Sorfos demande aux officiers Gragides de le reconnaître comme prince héritier légitime :

« Si vous m'avez cru sur parole, dégainez vos alfanges et pointez-les sur mes pieds, vous appartenez tous les cinq à ma garde personnelle, mais si vous préférez attendre d'être à Irisia ou à Ordimbrod pour me croire, vous resterez les officiers de service que vous avez toujours été. » Les cinq hommes dégainèrent promptement leurs alfanges et en dirigèrent les pointes sur les pieds de Sorfos. « Soit, dit Sorfos. Je vous nomme officiers de ma garde et je vous souhaite la bienvenue¹⁵. »

Le serment se présente ici sous une forme minimale : pas de paroles, et partant pas d'invocation, seulement un geste. Ce geste s'inscrit à l'évidence dans une lignée traditionnelle de serment — on

¹⁴ Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz* op. cit., p. 76.

¹⁵ *Ibidem.*, p. 248.

peut même considérer qu'il est compris comme serment seulement par le souvenir iconographique qu'il active dans l'esprit du lecteur ou de la lectrice, le geste des officiers rappelant directement *Le Serment des Horaces*, par exemple. Cette sécheresse dans la description correspond tout à fait au récit d'action auquel l'écriture se réduit à partir de la deuxième partie du roman. Dans la première partie du roman, l'éditeur aurait forcément commenté le rituel, l'aurait rattaché à une tradition ancienne des Gragides, en aurait raconté l'histoire et la genèse. À titre de comparaison, voyons un serment qui est prononcé par un personnage secondaire dans la première partie du roman. Dans un des récits digressifs enchâssés dans le récit principal, il raconte son histoire au prince Nébride et lui apprend comment il a quitté sa fiancée accusée d'immoralité par son père :

Tout le monde était là, sauf mon père qui ne désirait pas me voir ; j'ai posé mes deux mains sur le visage de ma bien-aimée et, levant les yeux vers la fenêtre où se découpait l'Isfervind éclatant de neige, je dis, comme prononçant un serment : « Quand les neiges de l'Isfervind recouvriront de leur fraîcheur et de leur blancheur le borbier d'Osverven, et quand l'Isfervind se réveillera couvert d'une fange noirâtre et pestilentielle ; ce jour-là, je verrai l'ombre d'une culpabilité sur ce visage¹⁶ ».

Les paroles du personnage ne sont pas caractérisées directement comme un serment, mais seulement par le biais d'une analogie (littéralement, en castillan : *como quien hace un juramento*). Surtout, elles sont glosées dans une note complexe où le narrateur renvoie à un historien qui fait le commentaire suivant :

Le faux Ogaï, si féru de commentaires philologiques de la plus haute érudition, fait l'observation suivante : « Cette phrase curieuse et emphatique de Scermes [...] s'en tient au rigoureux modèle du serment, traditionnel chez les Atanides. On proposait d'abord une situation considérée comme impossible, par exemple que le borbier d'Osverven — un vaste marais que le Vanegle, rivière des Atanide, formait sur la rive gauche de son embouchure (de longues dunes empêchaient l'eau de s'écouler vers le Barcial) ; c'était le point le plus bas du territoire atanide — apparaisse couvert d'une neige blanche et immaculée, et que l'Isfervind — la haute montagne conique des Atanides qui s'élevait au-dessus de Sebracte, ville d'où Scermes était originaire, point culminant du pays — change sa couronne de neiges éternelles pour la fange du borbier ; on ajoutait aussitôt que lorsque cet événement impossible se produirait, on ferait ce que l'on avait justement fait serment de ne pas faire. Ainsi, quand les Atanides devaient prêter serment, ils devaient estimer que toute formulation linguistique construite sur la simple négation "je ne ferai pas" était trop faible, considérant que la formulation affirmative "je ferai", en la faisant dépendre de faits ou de situations considérés comme totalement impossibles avait plus de vigueur¹⁷ ».

Le contraste est saisissant entre les deux formes d'écriture. D'un côté, toute pratique, rituelle ou autre, est l'objet de digressions qui elles-mêmes donnent lieu à digressions (ici, la digression sociologique donne lieu à une digression géographique sur le borbier d'Osverven et l'Isfervind) ; de l'autre, seul compte le fait brut.

De la même façon, le serment fait à Sorfos répond en symétrie inversée à un serment prononcé devant son père dans la première partie du roman, au moment décisif où Nébride apprend l'acte de violence perpétré par son père et son oncle. Devant le refus d'agir du prince, le messager prononce le serment suivant :

« Tu me réponds ainsi, dit le messager, parce que tu as sans doute deviné sur mon visage et dans mes paroles cette chose, infranchissable comme un abîme, que je conservais encore pour me

¹⁶ *Ibidem*, p. 149 : « Todos, menos mi padre, estaban delante, y yo le puse a ella ambas manos sobre el rostro y levantando los ojos hacia el Isfervind que, cubierto de nieve, resplandecía a través de la ventana, por detrás de su cabeza, dije, como quien hace un juramento » (je modifie légèrement le début de la traduction), Rafael Sánchez Ferlosio, *El Testimonio de Yarfoz*, Madrid, Alianza, 1986, p. 172.

¹⁷ Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz*, *op. cit.*, p. 151.

protéger d'autrui : la certitude que la parole pouvait être, chez les hommes, supérieure aux pouvoirs infinis de la nature. Mais si Nébride ne devient pas prince, Traszaf se fera ermite¹⁸. »

Cette réplique est suivie d'une digression, présentée comme note de fin de paragraphe dans l'édition originale, rapportant le retrait érémitique du personnage : « Ce jeune officier, Traszaf, obéit scrupuleusement au serment fait cette nuit-là devant Nébride et il entra dans la communauté des «ermite rupestres¹⁹» ».

Cette digression narrative donne lieu à une digression discursive de type sociologique :

On les appelait ermites rupestres par opposition à la communauté des « ermites sylvestres ». Ces derniers avaient abandonné le monde, non pas à la suite d'un conflit ou d'un drame personnel, mais parce qu'ils préféraient vivre dans le silence des forêts [...]. L'attitude des ermites rupestres, en revanche, partait d'une désillusion vis-à-vis du monde, d'une sorte d'intolérable animosité, personnelle ou publique, envers le prochain ; le serment de Traszaf en est un exemple, lui qui n'avait trouvé d'autre forme de protestation et de censure que cette automarginalisation radicale qu'était la vie misérable des ermites rupestres²⁰.

Enfin, elle est complétée par une plus longue digression où l'éditeur raconte comment l'ermite Traszaf, de nombreuses années plus tard, quitta sa retraite pour venir cracher au visage du prince régnant d'alors (Glea, le fils de Sorfos) pour dire sa haine de son comportement belliqueux — et comment le prince l'assassina d'un coup de couteau. Ce crachat agit comme une malédiction, le prince développant une névrose qui le pousse à laver sans cesse la joue souillée :

La sensation qu'il éprouvait sur sa joue était si fréquente et si désespérante [...] qu'il lui arrivait de se laver jusqu'à trente ou quarante fois dans la même semaine. [...] Le secret fut vite dévoilé, comme toujours à la cour, et le mal, diagnostiqué comme étant incurable, fut appelé « névrose faciale du prince Glea ». [...] « Le sang [qu'a perdu Traszaf par ma faute] repose depuis longtemps dans une sépulture, mais la salive de Traszaf continue de couler sur ma joue, jour après jour, fraîche et renouvelée²¹ ».

Le serment de Traszaf donne ainsi lieu à une longue excroissance, comptant trois pages complètes, alors que la décision même de Nébride n'est glosée qu'en quelques lignes. Significativement, ce serment de Traszaf ne joue aucun rôle dans l'enchaînement des actions (il n'est qu'une réaction à la décision définitive du prince Nébride), et pourtant il constitue le développement essentiel lié à la décision de Nébride, comme si la structure d'explications et de digressions mise en place autour du serment servait d'abord et avant tout à laisser dans l'ombre le geste de Nébride, à différer indéfiniment son explication.

Le serment dans *Le Témoignage de Yarfoz* joue ainsi un rôle décisif dans la dualité poétique du roman. Les deux serments soulignent des nœuds de l'action : d'un côté, la décision irrévocable de Nébride, rupture qui articule toutes les actions du roman ; de l'autre, la stratégie progressive de conquête de la légitimité de Sorfos. Cependant, seul le premier intervient aux côtés d'une péripétie décisive : le refus de Nébride détermine toute l'action (sa fuite, l'absence de succession, etc.) alors que le serment fait à Sorfos n'est qu'une étape dans la succession d'actions qui le mènent jusqu'au pouvoir. Cette opposition se répercute dans l'écriture : d'un côté un serment entouré d'une multitude de précisions et de digressions ; de l'autre un serment raconté en trois lignes. Ce jeu structurel est parfaitement concerté de la part de Sánchez Ferlosio : on ne peut penser qu'un auteur aussi soucieux d'exactitude linguistique emploie tout à coup le mot « serment » (*juramento* dans le texte original), en fasse le nom d'un acte retenu par l'histoire (« le serment de Traszaf », *el juramento de Traszaf*) et

¹⁸ *Ibid.*, p. 77.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 79.

reprenne le terme à deux reprises, tout cela par hasard. Quelle signification Sánchez Ferlosio donne-t-il à cette structure poétique dans laquelle il inscrit le serment ?

Pour un anti-serment

Ce jeu de symétrie inversée permet d'éclairer le sens donné au rituel. Quand il s'agit d'un acte positif (jurer fidélité à un prince), il n'est plus qu'un geste ; quand il s'agit d'un acte négatif (jurer de se retirer du monde), il prend une forme verbale. De ce point de vue, il est significatif que le rituel qui est explicité relève de la tradition poétique des *adunata*. L'acte verbal du serment a toujours à voir avec la négation. Il touche ainsi à l'essence même du serment. Je ferai pour le montrer un court détour par l'essai que Giorgio Agamben a consacré à l'archéologie de ce rituel, *Le sacrement du langage. Archéologie du serment*. Agamben ne se contente pas de rappeler la valeur de certification de la vérité que porte le serment : à partir de l'analyse minutieuse de fragments de la Grèce archaïque et de textes juridiques latins, il définit le serment comme une pratique visant à certifier le langage :

Il est [...] possible qu'à l'origine dans le serment ne soit pas seulement en question la garantie d'une promesse ou la vérité d'une affirmation, mais que l'institution que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom constitue le souvenir d'un stade plus archaïque où il concernait l'essence même du langage humain et la nature des hommes en tant qu'« animaux parlants ». [...] Le serment semble [...] être un acte linguistique tendant à confirmer une proposition signifiante [un *dictum*], dont il garantit la vérité ou l'efficacité²².

Plus loin, il ajoute : « [Le serment concerne le lien] qui lie le locuteur à sa propre parole, et en même temps les mots à la réalité²³ ». D'un point de vue linguistique, le serment serait l'institution qui accrédite la croyance archaïque d'une motivation parfaite du langage.

L'association du serment à des attitudes négatives (retrait du monde) ou à une rhétorique négative (*adunata*) dans *Le Témoignage de Yarfoz* est liée à la revendication d'une conception radicale de l'arbitraire du langage. Rafael Sánchez Ferlosio ne cesse de souligner dans ses essais linguistiques la dissociation entre signifié et signifiant. Dans *Le Témoignage de Yarfoz*, cette attitude hypercritique est liée à la mise en place d'une encyclopédie propre au monde des Gragides, Atanides et Chemins-de-la-Mer. Les personnages commentent dès que c'est nécessaire l'inexactitude des termes qu'ils emploient ; de même, les multiples glossateurs signalent régulièrement l'étymologie inattendue du vocabulaire utilisé.

Un autre élément confirme cette réflexivité linguistique construite autour du serment. C'est qu'il est lié explicitement dans les deux passages de la première partie où il est mis en scène à l'injure voire au juron. Le serment sous forme d'*adunata* que prononce le jeune homme avant son exil est la conséquence d'une double insulte, le jeune homme ayant insulté son père parce que, on le comprend implicitement, ce dernier avait insulté sa fiancée : « J'ai quitté Sebracte et me suis traîné jusqu'ici après avoir injurié mon père, à cause de la jeune fille que j'aimais ; retirer l'injure faite à mon père, c'était la diriger contre elle et contre l'amour qu'elle me vouait²⁴ ». Plus nettement encore, le serment prononcé par Trasfaz entraîne un acte d'insulte silencieux puisque l'ermite vient cracher au visage du prince régnant, sans expliciter le sens de son geste, sans l'accompagner d'aucun mot ou commentaire verbal. Le récit de Ferlosio rejoint ainsi le commentaire d'Agamben sur le juron :

Le juron nous montre [...] un phénomène parfaitement symétrique au serment [...]. Le nom, qui dans le serment exprimait et garantissait la relation entre les mots et les choses, et qui définit la véridicité et la force du *logos*, exprime dans le juron la rupture de ce lien et la vanité du langage humain²⁵.

²² Giorgio Agamben, *Le Sacrement du langage. Archéologie du serment (Homo sacer II, 3)* [2008], Paris, Vrin, 2009, traduit de l'italien par Joël Gayraud, collection « textes philosophiques », p. 32.

²³ *Ibidem*, p. 55.

²⁴ Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz*, *op. cit.*, p. 148.

²⁵ Giorgio Agamben, *op. cit.*, p. 65.

L'usage du juron signale chez Sánchez Ferlosio l'invention d'un anti-serment qui caractériserait le travail de la fiction même. Il y a en effet chez Ferlosio la volonté d'attaquer le serment pour délier : délier le langage de sa relation aux choses ; délier le locuteur de la promesse qui le tient. C'est bien ce lien obligatoire qui terrifie Nébride dans le choix guerrier de son fils :

« Quand mon père et mon oncle seront morts, il ne pourra résister et ira se jeter dans les bras des palatins, ce sera de nouveau la guerre : un bon guerrier ne peut s'empêcher de montrer ce qu'il sait bien faire, puis il ajouta d'une voix cassée : "mon fils²⁶ !" ».

Mais si Ferlosio veut délier le langage de son objet, pourquoi écrit-il un « témoignage » ? L'ouverture du roman explicite ce statut étonnant d'un témoignage qui se défie du *serment*. Le récit de Yarfoz s'ouvre avec une déclaration qui a tout d'un « pacte testimonial²⁷ » :

Les Gragides sont mon peuple, Scescésina d'Esteverna ma ville, Vigriscide mon père, Arriasco mon prince au jour de ma naissance, et Yarfoz est mon nom. La raison de ce témoignage est que l'on n'ignore ni n'oublie ce que j'ai tant aimé, que soit consignée la relation exacte et véridique des faits qui furent pour moi le bonheur, puis la douleur, toujours la patience et la passion qui a guidé ma vie ; et que la menace du mensonge qui pèse sur celui qui, loin de sa terre, n'a plus personne pour témoigner en sa faveur [...] ; ils sont nombreux, semble-t-il ceux qu'une histoire vide incommode [...] et pour chasser le vide laissé par l'ignorance, ils préfèrent attribuer à ce nom des actes qu'ils inventent, peut-être à leur insu, jour après jour²⁸.

Ce passage appelle deux remarques : tout d'abord, le témoignage porte sur un *vide*, et même s'il s'agit bien sûr de combler le vide par le récit de faits, ces faits, ce que Yarfoz va raconter dans l'ensemble du témoignage, c'est-à-dire dans le corps du roman, au bout du compte, ce ne seront pas des *faits accomplis* (en acte, donc), mais *ce qui aurait pu avoir lieu* : la vie de Nébride ne vaut pas par ce qu'il a fait, mais parce qu'il n'a pas fait (il n'a pas pris le pouvoir) et parce ce qu'il aurait pu faire (il aurait pu être un grand prince civilisateur). Le « témoignage » de Yarfoz est le témoignage paradoxal d'un inaccompli, d'un possible²⁹. Le contenu du témoignage a donc une dimension négative qui le rattache à la négativité de l'anti-serment. Le serment de témoignage qui ouvre le livre et qui devrait être là pour certifier, comme tout serment, du lien de la parole de Yarfoz avec les faits qu'il présente, est rendu caduc du fait de la négativité de ce dont il témoigne. Par ailleurs, cette négativité est comme protégée par un dispositif énonciatif qui parodie la tradition du manuscrit trouvé : le témoignage de Yarfoz est inclus en appendice au livre II de l'*Histoire des guerres barciales* d'Ogāi l'ancien ; c'est de ce texte que l'éditeur fictif, qui signe « Rafael Sánchez Ferlosio », l'extrait pour le publier à part. On assiste ainsi à une mise à distance fictionnalisante du témoignage. Cette mise à distance n'a pas pour but de se moquer du témoignage ou de le parodier, mais de désengager le témoignage du serment. Je comprends ce désengagement par rapport à l'interrogation du témoignage mené par Catherine Coquio sur un corpus tout à fait différent qui a à voir avec l'écriture des génocides. Catherine Coquio questionne la possibilité d'un témoignage de la désappartenance — témoignage de celle ou de celui qui ne peut appartenir à une histoire qui lui a fait souffrir une déshumanisation radicale. Elle montre comment ces témoignages suspendent la littérature, mettent en suspens les valeurs esthétiques et humanistes traditionnellement portées par la littérature, et mettent en conséquence en jeu la sacralité du serment vis-à-vis des vivants et des morts :

²⁶ Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz*, *op. cit.*, p. 232.

²⁷ J'emprunte l'expression, forgée en analogie au « pacte autobiographique » de Philippe Lejeune, à Régime Waintrater, « Le pacte testimonial », in Jean-François Chiantaretto, *Témoignages et trauma*, Paris, Dunod, collection « Inconscient et culture », 2004.

²⁸ Rafael Sánchez Ferlosio, *Le Témoignage de Yarfoz*, *op. cit.*, p. 17.

²⁹ Il faudrait sur ce point un long développement ; j'ai présenté le rôle du possible dans *Le Témoignage de Yarfoz* in Henri Garric. « Statut du témoignage, de la fiction et de la littérature : le témoignage de Yarfoz, de Rafael Sánchez Ferlosio » dans *Témoignage, littérature, fiction*, L'Harmattan, 2005, collection « Cahiers de la nouvelle Europe ».

Chaque œuvre peut être analysée comme le lieu intime où s'élaborent et s'exposent des rituels d'engagement, de promesse et de deuil réglés par l'auteur qui risque ici son œuvre propre [...], libre ritualisation de la parole du témoin survivant [...] ³⁰.

Le jeu de fictionnalisation du pacte testimonial se rattache à cette pratique de « libre ritualisation ». Pourtant, cette mise en jeu est radicalisée par Sánchez Ferlosio par un refus de toute sacralité du serment. Le contenu de son témoignage est vide : s'agit-il de témoigner de son rapport au franquisme ? Il n'en dira rien. S'agit-il de témoigner des raisons de son silence ? Il n'en dira rien. Il ne fera que mimer l'acte, à travers le serment négatif d'un Prince qui décide de ne plus agir ³¹ mais qui, d'une façon très concertée dans un récit où il y a beaucoup de serments, n'en fait jamais le serment. Rafael Sánchez Ferlosio invente ainsi un témoin qui jamais ne s'engage, qui perd l'événement dans la négativité de la fiction et dans les méandres d'une écriture enroulée sur elle-même. Il y va d'une dissociation radicale de ce qui est relié dans le serment, la parole et l'acte, dissociation que Ferlosio résuma dans sa devise : « J'aboie, mais ne mords pas ³². »

Bibliographie :

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael. *Altos estudios eclesiásticos. Ensayos I. Gramática. Narración. Diversiones*, Barcelone, Debate, 2015.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *Campo de marte*, dans *La Hija de la guerra y la madre de la patria*, Barcelone, Destino, 2002.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *Guapos y sus isotopos*, Barcelone, Destino, 2009.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *Las semanas del jardín* [1974], Barcelone, Destino, collection « Destinolibro », 2005.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *El Testimonio de Yarfoz*, Madrid, Alianza, 1986.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *Le Témoignage de Yarfoz* [1986], Arles, Actes Sud, 1991, traduit du castillan par Claude de Frayssinet.

SÁNCHEZ FERLOSIO, Rafael, *Nous aurons encore d'autres mauvais moments et ils nous rendront plus aveugles* [1993], Paris, Payot et Rivages, 1999, traduit du castillan par Hélène Gisbert, collection « Rivages poche – petite bibliothèque ».

AGAMBEN, Giorgio, *Le Sacrement du langage. Archéologie du serment (Homo sacer II, 3)* [2008], Paris, Vrin, 2009, traduit de l'italien par Joël Gayraud, collection « textes philosophiques ».

CERCAS, Javier, *Les Soldats de Salamine* [2001], Arles, Actes Sud, 2004, traduit du castillan par Elisabeth Bayer et Aleksandar Grujicic.

COQUIO, Catherine, « Les enjeux anthropologiques du témoignage : Le genre, l'acte, le rite, le jeu », in Philippe Mesnard (dir.), *La littérature testimoniale, ses enjeux génériques*, Paris, SFLGC, collection « Poétiques comparatistes », 2017

GARRIC, Henri, « Statut du témoignage, de la fiction et de la littérature : le témoignage de Yarfoz, de Rafael Sánchez Ferlosio » dans *Témoignage, littérature, fiction*, L'Harmattan, 2005, collection « Cahiers de la nouvelle Europe ».

« La factualité du fait et la détermination du sens : une pensée non déterministe du récit dans l'œuvre de Rafael Sánchez Ferlosio », *Revue de littérature comparée*, 2014/1 (n° 349), p. 85-94. URL

³⁰ Catherine Coquio, « Les enjeux anthropologiques du témoignage : Le genre, l'acte, le rite, le jeu », in Philippe Mesnard (dir.), *La littérature testimoniale, ses enjeux génériques*, Paris, SFLGC, collection « Poétiques comparatistes », 2017, p. 109.

³¹ De ce point de vue, Nébride a bien entendu à voir avec la figure de Bartleby. Sur ce point, je renvoie encore à mon article, Henri Garric, « Statut du témoignage, de la fiction et de la littérature : le témoignage de Yarfoz, de Rafael Sánchez Ferlosio », *art. cit.*

³² Rafael Sánchez Ferlosio, *Nous aurons encore d'autres mauvais moments et ils nous rendront plus aveugles*, *op. cit.*, p. 47.

: <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2014-1-page-85.htm> (consulté le 7 janvier 2019).

SAIZ VALDIVIELSO, Alfonso Carlos, *Rafael Sánchez Mazas. El espejo de la memoria*, Bilbao, Muelle de Uribitarte. Bilbao 2010.

WAINTRATER, Régine, « Le pacte testimonial », in Jean-François CHIANTARETTO, *Témoignages et trauma*, Paris, Dunod, collection « Inconscient et culture », 2004.